

Voici une artiste qui revendique ses racines de la façon la plus contemporaine. Sara Bissen est née en 1990 à Karagandy, au Kazakhstan. La biographie qu'elle propose — dans les circuits de l'art et pas sur les sites où fantasment les amateurs de filles de l'Est et de plus loin encore — casse les codes. Avec une description telle que « pute capitaliste, passive-agressive », on est loin du conventionnel « vit et travaille à ». Elle n'a pas peur, Sara Bissen. Pas peur de se briser sur les malentendus et les idées reçues, que tout son art vise à mieux révéler, pour mieux réfuter.

I thought you were real, but you called me bourgeois, l'installation qui lui a valu en 2022, au terme de son Master en Arts visuels, CCC - Programme de recherche, un Prix d'excellence du domaine Design & Arts visuels HES-SO Genève, est clairement un pion avancé sur un vaste territoire, celui de nos ignorances. Nous avons beau enfiler des lunettes 3D, les portraits qui prennent place sur les murs de cette maison conquise par les sables ne nous parlent guère. Nous comprenons que nous traversons des temps et des contrées dont nous n'avons qu'une vision lointaine, filtrée par d'autres regards. Et c'est bien cela qui importe, que nous prenions conscience des biais culturels, politiques, et même idéologiques, tant et tant accumulés qu'ils nous empêchent de voir le passé et de construire l'avenir, nous, avec nos lunettes 3D, mais sans doute aussi les personnages eux-mêmes.

Pour nous faire partager son constat, Sara Bissen fait autant appel à *Agarrando Pueblo*, ce film colombien réalisé par Luis Ospina et Carlos Mayolo qui, en 1978, dénonçait la *porno miseria* des films documentaires, qu'à Rosi Braidotti, philosophe des *Women's Studies*. Elle forme des alliances de pensées, dans ses recherches et dans son art.

De notre rencontre, je suis repartie avec une véritable bibliographie, pour que je comprenne mieux son travail et simplement parce que Sara Bissen est animée par le besoin du partage. Elle m'a invitée à lire Sarah Cameron, qui a étudié les famines stalinienne du début des années 1930 au Kazakhstan (1,5 million de morts soit un quart de la population), moins révélées par l'actualité que celles subies en Ukraine à la même période. Elle m'a également fait découvrir la chercheuse géorgienne Tamar Koplatazde, qui montre que l'Orient des Russes n'est étudié qu'à travers une littérature trop enfermée dans la notion de colonisation intérieure (le poids du stalinisme sur les populations russophones dans leur ensemble), ce qui masque la réalité du colonialisme russe et soviétique dans le Caucase et l'Asie centrale. À sa façon, l'artiste veut participer à l'éclosion d'études postcoloniales dans une partie du monde qui peine à développer une réflexion propre sur son passé.

Elle ne se soucie pas seulement d'ouvrages universitaires mais aussi de la réception d'un best-seller international comme *The Dancer of Khiva*. Passé par le crible d'un éditeur russe qui le fait signer du pseudonyme réducteur Bibish, puis traduit en anglais, le récit de l'Ouzbèke Hajaribi Siddikova, victime de deux viols collectifs, enfant puis adolescente, a ainsi perdu la force de son témoignage sur la vie des femmes en Asie centrale.

Sara Bissen ne m'a pas parlé que de livres, mais aussi de la vie de sa grand-mère, de ses bijoux dont elle reprend les motifs traditionnels dans ses projets, et en tatouages sur son corps. Elle m'a parlé du komuz, le luth local qui accompagne les conteurs. Elle mêle ces formes traditionnelles de transmission aux techniques et aux principes de l'art contemporain appris pendant ses années d'études entre Vienne et Genève, qu'elle continue à expérimenter, à pousser dans leurs limites.

Sara Bissen transforme le nomadisme de ses ancêtres en une curiosité et en une liberté queer qui la fait bouger à travers l'Europe, qu'elle a traversée en trois semaines sur une 125 cm³, dit-elle dans sa petite biographie subversive. À nous d'essayer de la suivre un peu.

Elisabeth Chardon